

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
Gazette des Familles
CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. QUEBEC, 30 NOVEMBRE 1871. No. 4.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Neuvième entretien sur la famille—Ste. Anne—Chronique—
Faits divers—Agriculture—Conditions.

Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—L'Instruction—La première communion.

Nous avons déjà dit aux parents qu'ils doivent tenir à ce que leurs enfants fassent leur première communion avec solennité, car les premières communions qui se font en particulier, passent presque inaperçues, ne font presque aucune impression sur ceux qui les font, et ne laissent que peu de trace dans leur cœur. Une autre raison d'en agir ainsi, c'est l'effet extraordinaire que ces solennités produisent presque toujours.

Dans une localité commerciale du Nouveau-Brunswick, vivait un négociant protestant dont la femme était catholique ; mais cette femme éprouvait

le vif regret de voir ses enfants élevés dans la religion de leur père. Heureusement, pour son épouse et ses enfants, le père envoya ces derniers, suivre les cours qui se donnaient dans une école protestante, dans la ville de St. Jean, et les plaça chez une tante catholique. Pendant leur séjour dans cette ville, ils suivaient presque chaque dimanche leur parente à l'église catholique, ne se sentant aucun penchant pour la religion de Luther.

Au bout de deux ans de séjour dans cette ville, le père vint les voir précisément à l'époque, où les enfants catholiques devaient faire leur première communion. La veille de cette imposante cérémonie, la tante de ses enfants engagea son beau-frère à permettre à ses fils d'y assister, elle le pria même de les y accompagner avec elle, en ajoutant : " Je suis sûre que vous ne vous repentirez pas de cette démarche, car, de votre vie, vous n'avez rien vu d'aussi édifiant." La proposition fut acceptée, et le lendemain, tout ce monde se rendit à la messe de la première communion. Cette pieuse tante ne s'était pas trompée dans son attente ; et l'effet même dépassa ses espérances. Quand ce père vit cette troupe recueillie, quand il entendit le chant des cantiques de circonstance, et les paroles qu'un prédicateur éloquent adressa aux enfants et à leurs parents, il se sentit si fortement impressionné, qu'il versa des larmes abondantes et prit la plus généreuse résolution. Au sortir de cette touchante solennité, il se hâta de se rendre chez sa parente en compagnie de ses enfants ; et là encore tout ému, il dit : " Ma sœur, ma femme et vous-même, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de mes enfants ; je vous les confie, car je suis sûr que vous saurez mieux les diriger que moi-même." Dès le lendemain, ces enfants étaient sous la garde du curé

de la ville, et aujourd'hui, ils sont d'excellents catholiques qui font la consolation et la gloire de leurs parents, et le père a eu le bonheur d'être introduit dans le sein de l'Eglise, par le prêtre qui a régénéré ses enfants.

Voici maintenant d'autres faits qui démontrent clairement l'influence que peut avoir le souvenir d'une première communion bien faite :

Napoléon Ier avait eu le bonheur de faire une bonne première communion, sous la direction d'un de ses oncles qui était Archidiacre d'Ajaccio ; aussi en conserva-t-il un précieux souvenir. Il en parlait souvent comme du plus beau jour de sa vie ; et il n'y a pas à douter que c'est le souvenir de cette sainte action qui, dans les dernières années de sa vie, a ravivé sa foi et sa piété, et l'a mis en état de faire une mort édifiante.

A son exemple, il y a malheureusement un grand nombre de catholiques qui, pendant une bonne partie de leur vie, donnent dans de grands travers, et même dans de grands désordres, et qui plus tard, ne reviennent dans la voie du salut que par le doux et précieux souvenir de leur première communion.

Nous avons lu quelque part, qu'un grand seigneur Français qui avait eu l'inappréciable bonheur de bien faire sa première communion, se laissa entraîner dans de grands désordres, quand arriva l'heure si critique où se développent les passions, et qu'il en vint bientôt à ne plus faire aucun acte de religion.

Heureusement pour lui, il était né dans une ville où les premières communions se faisaient toujours avec la plus grande pompe. Or, à une époque où cet homme, qui déjà dépassait les soixante années, quittait sa ville natale, pour aller passer quelques semaines dans un de ses châteaux, situé à trois lieues de là, la Providence lui ménagea l'insigne faveur de

passer devant l'église, dans laquelle il avait eu le bonheur de communier pour la première fois, précisément au moment où les enfants de la première communion de cette année-là, se rendaient en procession à l'église, pour cette imposante cérémonie. A la vue de ces enfants rayonnants de fraîcheur, d'innocence, de joie et de bonheur, en apercevant la foule immense mais recueillie qui contemple cette troupe d'anges, en entendant retentir les airs des chants les plus suaves et les plus attendrissants, notre grand seigneur sent un trouble indéfinissable s'emparer de tout son être, la honte et le remords s'infiltrèrent dans son âme, et son cœur, pour lui faire éprouver un enfer anticipé. Il s'arrête tout-à-coup, rendu immobile par la stupeur ; et il lui semble entendre une voix terrible qui pénètre au fond de ses entrailles et qui lui dit : malheureux, voilà autant de témoins qui déposent contre toi les plus graves accusations. Qu'as-tu fait, ingrat, du dépôt sacré qui avait été confié à ton cœur, le jour de ta première communion ? Tu l'as dissipé, tu l'as livré à tes plus cruels ennemis, pour recevoir en retour, de leurs mains, des jours funestes, des plaisirs immondes, des jouissances qui ne doivent être le partage que de la brute." En entendant ces terribles reproches que sa conscience est la première à lui adresser, cet homme se sent submergé par une mer d'amertume, et dans la douleur qui l'étreint, il fait un retour sur lui-même et n'entend que cette réponse lugubre : " Oui, je suis le plus ingrat des hommes ! J'ai porté l'ingratitude à ses dernières limites ! J'ai été heureux, un jour, et ce jour c'est celui de ma première communion ; c'est aujourd'hui pour moi le cinquante huitième anniversaire de ce grand jour, et je ne vais pas même à la sainte messe ! Et, il y a si longtemps que je suis infidèle à remplir

ce devoir ainsi que tous mes autres obligations de catholique !...” Ne se sentant pas le courage d'aller plus loin, il revient sur ses pas, et en entrant au logis, il aperçoit sa femme, véritable ange de piété qui revient de la messe.... Ma chère femme, lui dit-il, je ne suis pas bien, j'ai une fièvre violente, fais-moi préparer un lit, et je vais me coucher.” Quand tout fut préparé et que le seigneur fut au lit, le premier soin de sa pieuse compagne fut de faire prévenir M. le curé en secret. Au bout d'une demi-heure, ce bon prêtre arrive, et dit au malade en l'abordant : “ M. Le Comte, je viens d'apprendre que vous êtes indisposé, mais j'espère que cette indisposition sera passagère. ” “ Monsieur le curé, lui répond le comte, je vous suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous me portez et des vœux que vous faites pour moi ; mais, je dois vous avouer que vous vous trompez, lorsque vous dites que mon indisposition n'est pas sérieuse. Je la crois très-grave, et je n'ai pas l'espérance d'en guérir ! Monsieur le curé, je vais vous dire à quelle occasion le mal s'est emparé de moi.” Ici, le comte raconte à son pasteur toutes les circonstances que nous avons rapportées plus haut, les réflexions qu'il a faites à ce sujet, et il ajoute : “ Monsieur le curé, soyez assez bon pour revenir me voir cet après-midi ; en attendant, je vais examiner ma conscience ; je me confesserai ce soir, et si vous le jugez à propos, demain matin, vous m'administrerez, et ensuite il arrivera de moi, ce que le bon Dieu voudra ; je lui fait de tout mon cœur le sacrifice de ma vie, en expiation de ce que je l'ai si mal servi, pendant la plus grande partie de mon existence.

Cet homme se confessa le soir même, en sanglotant, le lendemain, il reçut le saint viatique avec la plus tendre piété, et il vécut encore trois semaines

pendant lesquelles il souffrit des douleurs atroces, avec une résignation et une patience admirables. Il mourut au bout de ce terme, et sa mort fut celle d'un prédestiné.

Voilà sans doute un des fruits précieux d'une première communion bien faite, mais que de cruels et cuisants remords, ce grand seigneur aurait évité au terme de sa carrière, s'il eut été fidèle aux bonnes résolutions de sa première communion, et s'il ne se fut jamais éloigné de la pratique de la vertu.

Parents chrétiens, tenez beaucoup à ce que vos enfants fréquentent souvent et dignement les sacrements ; car c'est là la garantie la plus sûre de la bonne conduite et des bonnes mœurs des jeunes gens. Sans cette heureuse pratique, il n'y a ni humilité, ni chasteté, ni aucune vertu possibles pour les jeunes personnes, et moins encore pour les jeunes gens.

Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.

(Suite.)

La première chapelle de Sainte-Anne de Beaupré avait été construite plus près du fleuve que l'église actuelle.

D'après un manuscrit conservé au Séminaire de Québec que nous avons cité précédemment, il paraît " qu'elle n'était que de colombage et large environ de quarante pieds." (1) C'est à cette première chapelle que doit se rapporter la tradition conservée par M. de La Tour.

" Ce fut, dit-il, pour satisfaire la dévotion des Matelots, qui presque partout ont recours à cette Sainte

(1) Archives du Séminaire de Québec. Note adressée à M. de Maizeret.

“ dans les dangers fréquents sur la mer, lui font des vœux avec confiance, et apportent leurs offrandes à la première église de ce nom qui se trouve à leur arrivée. Ils en ont souvent éprouvé une protection particulière.”(1)

C'est ce passage qui probablement a donné origine à la tradition d'après laquelle la première chapelle de Sainte-Anne aurait été bâtie par des matelots, qui, se voyant sur le point de périr, auraient promis de bâtir une chapelle à sainte Anne sur le rivage où ils aborderaient.

Un bon nombre des habitants de la côte de Beaupré, qui contribuèrent à l'érection de la première église, étaient des navigateurs, ou selon l'expression de l'abbé de La Tour “ étaient des matelots.” Étienne de Lessart lui-même, qui donna le terrain de l'église, était navigateur. (2). Ce don peut avoir été fait par lui en reconnaissance de quelques secours inespérés dus à l'invocation de sainte Anne, pendant ses courses sur mer.

Comme le site de la première chapelle était bas et marécageux et que dans les grandes marées les eaux l'envahissaient quelquefois et y causaient de graves dommages, il fallut songer à remonter l'église plus près de la montagne. Elle fut, en effet, démolie quelque temps après sa construction, et, reconstruite, également en bois, “ sur le bord du grand côteau, ” où s'élève l'église actuelle.

En 1676 M. Fillon, alors curé de Sainte-Anne, bâtit une nouvelle église en pierre sur le même site, en conservant une partie de l'ancienne. Elle subsista jusqu'en 1787, où l'on construisit sur le même emplacement l'église actuelle. (3)

Depuis son origine, le sanctuaire de la bonne Sainte-Anne n'a cessé d'être visité par de nombreux pèlerins, et les *ex-voto* qui sont suspendus à ses murs, témoignent

(1) Mémoires sur la vie de Mgr de Laval.

(2) *Journal des Jésuites*, p. 89.

(3) *Archives de la Fabrique de Sainte-Anne*.

que la protection de la sainte aïeule de Jésus-Christ n'a pas été moins efficace en Canada que sur les côtes de l'Armorique.

Les anciens missionnaires avaient inspiré aux sauvages une dévotion toute particulière pour sainte Anne. Pendant plus d'un siècle, les sauvages chrétiens furent dans l'habitude de se rendre chaque année à Sainte-Anne de Beaupré : ils y venaient en grand nombre, de toutes les parties du Canada, pour assister à la fête de la patronne du lieu. On voyait alors de longues files de canots sauvages les uns remonter, les autres descendre le fleuve, et converger vers le rivage de Sainte-Anne, où tout un village de cabanes de sauvages se dressait comme par enchantement, pour abriter les nombreux pèlerins.

Ils venaient des déserts les plus lointains : du fond de la Gaspésie, des extrémités du golfe Saint-Laurent ; ils accouraient des bords de la baie d'Hudson et des rivages des grands lacs, tous attirés par les prodiges accomplis au nom et par l'invocation de la bienheureuse mère de la sainte-Vierge.

Telle était la vénération de ces pieux enfants des bois pour la bonne Sainte-Anne du Nord, qu'un grand nombre d'entre eux se rendaient à genoux en récitant des prières, des bords de la grève jusqu'au seuil de l'église. Et, comme leurs cœurs étaient délicieusement émus en touchant l'enceinte vénérée ! comme ils baignaient avec amour le parvis sacré, et l'arrosaient de larmes brûlantes ! Alors on entendait une suave et naïve mélodie monter vers la voûte du temple : c'étaient les voix toujours si belles des bons sauvages, qui chantaient, dans leurs langues, les louanges de la patronne chérie, qui imploraient son assistance pour obtenir quelque grande faveur, la guérison d'un être chéri, la cessation d'un fléau ; ou qui la remerciaient avec effusion pour quelque grâce signalée, obtenue par l'intercession de la grande Sainte.

Peu d'années s'étaient écoulées depuis la fondation de l'église de Sainte-Anne du Nord, que déjà plusieurs

autres sanctuaires, dédiés sous le vocable de la même sainte, s'élevaient sur divers points pays. Les hardis aventuriers canadiens qui, chaque année, partaient pour les pays *d'en haut*, ne manquaient pas, au moment de leur départ, de mettre leur voyage sous la protection de sainte Anne ; et parvenus au bout de l'île de Montréal, avant de s'engager dans les grands rapides de la rivière, ils descendaient sur le rivage, et se jetaient à genoux, afin d'implorer de nouveau son assistance. Puis ils se relevaient, joyeux et confiants, et affrontaient, en chantant, les dangereuses cascades. Au retour de leurs lointaines expéditions, ils venaient s'agenouiller dans le même endroit, et rendaient grâces à leur puissante patronne de les avoir fait échapper à tant de périls, et de les avoir ramenés sains et saufs à leurs foyers. Telle est l'origine de Sainte-Anne du Bout-de-l'Île, dont la première chapelle fut élevée, en grande partie, par les soins des voyageurs canadiens, dans les dernières années du dix-septième siècle.

D'après une ancienne légende, un personnage, dont le nom est inconnu, se trouvant en danger imminent de périr dans les rapides, aurait fait vœu de bâtir une chapelle en l'honneur de sainte Anne s'il échappait à la mort. Au même instant, il se trouva transporté, sain et sauf, sur le rivage où s'élève aujourd'hui l'ancienne église de Sainte-Anne. Ce personnage serait-il l'abbé de Breslay, qui desservait la mission sauvage de l'Île-aux-Tourtes et que l'on retrouve curé de Sainte-Anne du Bout-de-l'Île, de 1703 à 1714 ? Quelques-uns le pensent.

D'après une autre légende, un missionnaire qui desservait les Sauvages résidant à l'Île-aux-Tourtes, revenait seule de sa mission, à l'entrée de la nuit, vers la fin de l'automne. En passant le ruisseau qui se voit encore tout près de l'ancienne église, la glace se brisa sous ses pieds, il enfonça dans l'eau et se rompit une jambe. Inutile d'appeler du secours, la première habitation était trop éloignée pour qu'il fut possible d'être entendu. Se croyant en danger de périr, il fit un vœu

à sainte Anne. Alors deux inconnus se présentèrent à lui, le transportèrent jusqu'à la première habitation, où il avait coutume de se retirer. Après l'avoir déposé à l'entrée de la maison, ils disparurent comme ils étaient venus. Le missionnaire frappa à la porte pour réveiller la famille qui était endormie, se fit entrer dans la maison et raconta à son hôte sa miraculeuse délivrance. Le lendemain, il se fit conduire par lui au séminaire de Montréal, et avant de le renvoyer, il lui ordonna de couper tout le bois nécessaire pour construire une chapelle en l'honneur de sainte Anne. Cette première chapelle fut bâtie, dit-on, tout près du ruisseau, à l'endroit où se trouve le chœur de l'ancienne église de Sainte-Anne du Bout-de-l'Île. Le missionnaire passa, peu de temps après, en Europe, et fit faire le tableau de Sainte-Anne que l'on voit encore dans la nouvelle église. Cette légende ne serait-elle qu'une variante de la première, et ce missionnaire serait-il le même abbé de Breslay mentionné plus haut ? On est porté à le croire. Quoiqu'il en soit, la paroisse de Sainte-Anne du Bout-de-l'Île était au nombre des Missions dès l'année 1683, sous le nom du Haut-de-l'Île. En 1685, elle fut organisée en paroisse sous le vocable de Saint-Louis, et fut desservie de 1686 à 1687, par l'abbé d'Urfé. Ce n'est qu'en 1710 qu'apparaît, pour la première fois, le nom de Sainte-Anne pour désigner la paroisse. Elle porta, pendant quelque temps, ce nom concurremment avec celui de Saint-Louis, qui ne disparut définitivement qu'après 1714.

Le tableau du maître autel de l'église de Sainte-Anne qui est fort ancien et dont l'auteur est inconnu, représente l'auguste patronne au centre de la toile, et sur l'avant-scène, un rapide au milieu duquel est emporté violemment un canot chargé de rameurs qui invoquent l'assistance de sainte Anne.

La dévotion des voyageurs envers la Mère de la Sainte Vierge n'est pas moins grande de nos jours qu'au temps passé. Plus d'une fois, disent-ils, elle a apparu, vêtue de blanc, à la pince des canots, et les a

conduits heureusement à travers les récifs, où ils allaient être engloutis.

Quand les radeaux ou cages de bois descendent la rivière, leurs conducteurs ne manquent pas de saluer sainte Anne par une prière ou un cantique, en passant devant son église. Cette pieuse coutume a inspiré au poète irlandais, Thomas Moore, une suave mélodie qu'un poète canadien a traduite ainsi :

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher,
Sur le rivage il se fait tard.
Ramez, nageurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Pourquoi donner la voile au vent ?
Pas un zéphir ne ride le courant ;
Quand du nord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Fier Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur ton mirage noir ;
Patronne de ces verts ilots,
Sainte Anne, aide-nous sur les flots.
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

(A continuer.)

CHRONIQUE

MONSIEUR MODESTE DEMERS.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

On demandait un jour à un éminent philosophe chrétien, quels sont les hommes qui font le plus de bien à leurs semblables et dont le monde a le plus à s'applaudir. Ce savant aussi judicieux qu'éclairé,

répondit sans hésiter : “ Les plus grands bienfaiteurs de l’humanité, ce sont les saints, ceux qui travaillent à l’ombre de la croix, à la lueur des lumières de l’Evangile. Ceux-là seuls produisent de véritables fruits de vie, pour le temps et l’éternité. ”

Pour comprendre la justesse de cet avancé, toute la force de cette vérité, il suffit d’ouvrir les annales du monde, et d’étudier attentivement leurs pages les plus glorieuses et les plus brillantes, ainsi que celles qui semblent écrites avec du sang ; et partout nous verrons que les élus de Dieu ont seuls, en quelque sorte, le privilège de bâtir des édifices durables et indestructibles, de sécher les larmes de leurs frères, de soulager toutes les misères qui sont le lot de l’humanité coupable, et de faire briller à tous les regards quelques rayons de ce bonheur, qui devait être le partage de l’homme innocent.

Le génie, le talent, la sagesse humaine abandonnés à eux-mêmes, ont, il est vrai, de tout temps, attiré l’attention et les regards de la foule ; mais, souvent aussi, leur voix, comme celle de la tempête, n’a su qu’annoncer des ruines, que soulever les peuples et les nations, pour les anéantir, les engloutir dans l’abîme des plus fougueuses passions.

Oui, nous dit l’histoire ancienne et moderne, il y a des hommes dont la destinée semble être de faire un bruit semblable à celui de la foudre. Ils parlent haut, avec emportement et audace. A les entendre, rien de bien, rien de sage, rien de durable n’a été fait avant eux. Ils se donnent la triste mission de tout blâmer, de tout critiquer, de tout détruire, de tout renverser autour d’eux, pour bâtir un nouveau monde sur les décombres dont ils veulent joncher la terre ; et les désastres qu’ils ont eu le triste privilège d’attirer sur leurs pays ou sur le monde, nous disent

très haut qu'ils sont les véritables fléaux de l'humanité. Les Alexandre, les Césars et plus tard, les persécuteurs, les hérésiarques, &c., sont là pour faire ressentir, dans tout son jour, cette vérité historique.

Cependant, les foules, dans leur aveuglement, se laissent souvent entraîner au son séduisant de ces voix tantôt flatteuses, tantôt terribles, et dans leur fol enivrement, en retour des fruits de mort qu'on leur jette en pâture, elles exaltent ces noms execrables, les impriment sur la pierre, leur élève des monuments qu'elles voudraient rendre impérissables.

Une année s'est à peine écoulée depuis que, pour la honte de notre siècle, nous avons eu ce lugubre spectacle sous les yeux. Une des plus grandes villes du monde, qui se glorifie de marcher à la tête de la civilisation, a eu le triste courage d'élever dans son sein, une statue à l'homme dont la mémoire mérite le plus d'être flétrie, puisqu'il a couvert la France, l'Europe, et le monde entier de ruines ensanglantées. Paris a placé le buste de Voltaire sur une haute colonne, mais comme un signe de malédiction !

O folie des hommes, qui pourra jamais te concevoir !

Ces mêmes foules seront indifférentes en face de la véritable grandeur, de la grandeur qui ne cherche qu'à édifier, qu'à retirer le bien du mal, qu'à faire sortir la vie de la mort !

Comme contrepoids à ces hommes de perdition qui creusent des fleuves de sang devant eux, des fosses profondes pour y précipiter les aveugles qui les suivent, et qui entraînent à leur suite les plus épouvantables calamités, les maux de toute espèce, Dieu, dans son inépuisable miséricorde, a suscité à toutes les époques de l'existence humaine, des

hommes qui passent pour ainsi dire, en silence sur la terre, mais qui, en réalité, y laissent des traces profondes où ils jettent les semences du véritable arbre de la vie, et qui consacrent leur existence entière à sécher les larmes de leurs frères, à cicatriser leurs plaies, à combler leur cœur d'ineffables consolations. Ces hommes, le ciel les prépare lui-même, il les façonne pour le rôle sublime et bienfaisant qu'il veut leur faire jouer. Ces hommes, il les fait naître, le plus souvent dans l'obscurité, et place auprès de leur berceau une mère aussi sage que pieuse. Plus tard, quand leur intelligence commence à briser les langes qui l'enveloppent, quand ils essaient leurs premiers pas, dans la vie, l'ange du Seigneur confié à leur garde, les portent, pour ainsi dire, dans ses bras, et leur ouvre la voie à travers les mille obstacles qu'ils ont à traverser. Ces hommes commencent par être des enfants de prédilection, et la modestie, l'humilité, l'obéissance, la piété et les autres vertus qui sont le plus bel ornement du jeune âge, ornent leur tendre front, et elles sont comme la base de l'édifice qu'ils élèveront plus tard, à la gloire de la religion, à l'honneur de l'humanité et au service de leurs semblables.

Et de ces hommes, quand ils sont fidèles à remplir la haute mission qui leur est confiée, on peut dire ce qu'une femme divinement inspirée disait en apercevant le Sauveur des hommes : "Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté." Oui, bienheureuses la mère, la paroisse, qui ont donné le jour à un de ces bienfaiteurs de l'humanité !

Maintenant pour arriver à celui à la mémoire duquel nous allons consacrer quelques pages, nous pouvons dire que la paroisse de St. Nicolas, déjà si distinguée par sa piété et sa soumission au jeune et zélé pasteur qui la dirige, qui a eu l'honneur de don-

ner le jour à Mgr. Demers, a en cela un titre de gloire dont elle peut légitimement se prévaloir.

SES PREMIÈRES ANNÉES.

Ceux qui, il n'y a encore que quelques années, ont visité la paroisse de St. Nicolas, se rappellent avoir vu, à une lieue environ en deça de l'église de cette paroisse, une maison en pierre assez vaste, quoique de modeste apparence. C'est là que reçut le jour, d'une honnête et pieuse famille, un enfant qui, plus tard devait jouer un rôle important dans la milice du sanctuaire. Cet enfant qui reçut au baptême le nom de Modeste, qu'il devait si bien justifier dans la suite, naquit le 11 octobre de l'année 1809, du légitime mariage de Michel Demers et de Rosalie Faucher. Quand ses parrain et marraine le rapportèrent des fonts baptismaux, ses parents le trouvèrent si faible, qu'ils jugèrent qu'il n'avait que quelques heures à vivre, et en firent généreusement le sacrifice au Seigneur. Mais, Dieu, en acceptant ce sacrifice d'agréable odeur, fortifia cette frêle existence, et prolongea, contre toute attente, des jours qui devaient être dépensés à son service, et le jeune Modeste vécut pour le bonheur de ses parents, l'édification de ses co-paroissiens et la gloire de notre sainte religion.

Dès l'âge de six à sept ans, Modeste savait déjà ses prières du soir et du matin, et les récitait avec une tendre piété et la plus grande exactitude. Outre cette sainte pratique, on le trouvait souvent agenouillé dans une petite chambre, pendant le cours de la journée, priant avec une ferveur tout angélique. Sa mère, véritable femme forte et chrétienne, se réjouissait des heureuses dispositions qu'elle apercevait dans son jeune enfant. Un jour, vers

l'heure du midi, après l'avoir laissé seul avec son Dieu, pendant près d'une heure, elle pénétra dans sa chambre, et le supplia de lui dire quel était le sujet de ses longues prières. L'enfant avec cet air de candeur qui ne le laissait jamais, sourit à sa mère, et lui répondit : " Bonne maman, ne m'avez vous pas dit qu'à ma naissance, je vous ai paru si faible, que vous avez désespéré de me conserver à la vie, et que vous m'avez offert en sacrifice au bon Dieu. Ce sacrifice, je le renouvelle aujourd'hui, et si le ciel me conserve la vie, je veux la consacrer à son service, je désire être prêtre ; c'est là le but de toutes mes prières." La mère se retira les yeux pleins de larmes, mais le cœur rempli de consolation. Cependant sa confiance n'était pas à la hauteur de ses désirs, car, se disait-elle, pour être prêtre, il faut faire de longues études, et ces études coûtent bien cher, et nous n'avons pas les moyens de faire ses dépenses et d'élever nos autres enfants. Aussitôt après son dîner, elle se rendit en toute hâte chez Monsieur le curé, qui était alors le Révd. M. Dufresne, mort depuis, accidentellement à St. Gervais, pour lui raconter les beaux sentiments qu'elle venait de recueillir de la bouche de son jeune enfant. Ce pasteur éclairé, après avoir entendu le récit d'une telle conversation, s'empressa de répondre : " Prenez courage, mère bénie, vous avez là un ange, et Dieu lui fournira les moyens d'arriver à son but."

(A continuer.)

FAITS DIVERS.

— Nous nous réjouissons sincèrement de la résurrection de la *Gazette des Campagnes*, tant elle a déjà rendu de services à la classe agricole, et tant elle devra encore en rendre. Les organes d'une cause aussi importante que celle de l'agriculture ne peuvent pas être trop nombreux. Succès brillants à notre confrère.

L'ECHO DE LA SESSION.— Notre jeune ami, M. Vallée, vient de mettre au jour une belle idée et il est homme à lui donner tous ses développements. Il va mettre entre les mains de ses lecteurs des documents importants qu'il est toujours difficile de se procurer. Après chaque session, cette publication formera un répertoire que tous les hommes politiques aimeront à consulter.

Nous sommes certain que les abonnés vont lui venir en grand nombre.

— On doit commencer à Notre-Dame de Lévis des souscriptions par toute la ville pour aider à l'agrandissement du collège de cette localité. Succès dans cette noble entreprise.

— L'honorable M. Blanchet a été choisi à l'unanimité, à l'ouverture de la session, pour être, de nouveau, président de la Chambre d'Assemblée de Québec.

LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.— Dans une circulaire adressée à son clergé, Mgr. de Rimouski s'exprime ainsi à l'endroit de notre publication :

Monsieur le curé,

“ Je vous engage à recommander à vos paroissiens, dans l'occasion, la *Gazette des Familles Canadiennes*, publiée depuis deux ans par le Révd. N. A. Leclerc. Elle n'a qu'à se maintenir dans la voie où elle a marché jusqu'ici, pour mériter tout encouragement.”

Nos plus sincères remerciements à Monseigneur Langevin.

— Il vient de se former à New-York, avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque McGlosky, une société qui, sous le

nom de l'Union Catholique, veut établir dans toute l'Amérique des associations dont le but commun sera de travailler à la délivrance du pape et au triomphe de l'Église.

Cette association doit inspirer d'autant plus de confiance, qu'une prophétie annonce que la délivrance et le triomphe de la papauté viendra de l'Amérique.

Nous lisons dans le *Courrier du Canada* :

LA GAZETTE DES FAMILLES — Cette petite revue est entrée, le 15 octobre, dans sa troisième année d'existence et c'est avec bonheur que nous profitons de cet anniversaire pour renouveler à son rédacteur-proprétaire, M. l'abbé Leclerc, l'expression de l'estime que nous portons à sa feuille.

Comme l'indique son titre, la *Gazette* s'était donnée la mission de porter, à la fois l'instruction, l'amusement et l'édification dans le foyer domestique. Cette mission, elle l'a remplie consciencieusement et nous ne faisons que rester dans les limites de la stricte justice en disant que peu de revues peuvent se vanter de mieux mériter des familles canadiennes.

Nous souhaitons à la *Gazette* de longs jours et, pour arriver plus sûrement à la réalisation de ce souhait, une longue liste d'abonnés.

— Les corps de Saint Ambroise, de Saint Protas et de Saint Gervais, bien conservés, viennent d'être découverts à Milan, Italie, dans un coffre placé sous le grand autel de la cathédrale, où ils reposaient depuis plus de mille ans.

— Le rapport officiel du recensement de l'Île du Prince Edouard est publié. La population totale est de 94,021, y compris 323 sauvages, ce qui donne une augmentation de 13,164 sur 1861. Il y a un excédant de 221 hommes sur les femmes ; les familles sont au nombre de 14.341. La population catholique compte 40,765 âmes. Les presbytériens forment la dénomination protestante la plus nombreuse.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

LA FIN DE LA MOISSON ; LA GROSSE GERBE.

M. le Curé.—Maintenant que nous sommes revenus de l'Exposition et que nous avons essayé d'en tirer le meilleur parti possible, rapprochons-nous de notre petit Baptiste pour nous édifier et nous instruire.

La dernière fois qu'il a fait le sujet de nos entretiens, nous l'avons laissé dans son champ, à la tête de ses serviteurs et de ses journaliers, les encourageant du geste, de la voix et surtout par son exemple. Aujourd'hui, nous le retrouvons la dernière poignée d'épis à la main, liant la dernière gerbe et bénissant le Seigneur de lui avoir accordé une si abondante récolte. Nous saurons plus tard, le nombre de minots recueillis, les bénéfices réalisés ; pour aujourd'hui, le sujet qui va nous occuper est plus attrayant que des chiffres ; il s'agit d'une fête de famille, de la fête et de la grosse gerbe.

Quand tout le grain fut engrangé, que les *tasseries* furent pleines jusqu'au faite, petit Baptiste, après avoir pris l'avis de son maître, se rendit chez M. le curé, lui remit en mains une somme assez ronde pour ses pauvres et son église, et le pria de recommander une grand'messe, pour le lundi suivant, pour remercier Dieu d'avoir béni ses travaux et ses champs. Ensuite, il invita ce bon pasteur à venir bénir sa table, le soir du même jour ; car, lui dit-il, j'ai décidé, de concert avec M. B....et Delle. Mary, de réagir, à un même repas, tous ceux qui,

n'importe à quel titre, m'ont aidé dans mes récoltes, ainsi que mes voisins les plus rapprochés. M. le curé approuva hautement ce projet, parcequ'il le considérait comme très-propre à attacher les serviteurs au maître, et à resserrer les liens d'amitié qui doivent exister entre les familles d'une même localité. D'ailleurs, il était sûr que son bon paroissien ne permettrait aucun de ces abus qui signalent souvent ces repas, telles que l'ivrognerie et la danse.

Le lundi suivant, la grand'messe fut chantée à huit heures du matin, et suivant l'invitation que leur en avait faite leur curé, tous ses paroissiens s'y étaient rendus, comme à un jour de grande solennité. On remarquait dans le bas chœur un pain béni qui était surmonté d'un magnifique pain de savoie, et qui était appuyé sur des centaines de *cousins*, qui devaient être distribués, au sortir de l'église, à tous les chefs de famille de la paroisse. De plus, par une de ces heureuses idées dont petit Baptiste était si prodigue, on avait distribué, sur tous les pains, de gros épis de tous grains qui proclamaient aux yeux de l'assistance l'abondance de la récolte et qui étaient là comme autant de voix éloquentes pour rendre hommage et reconnaissance, à l'auteur de tout bien.

Monsieur le curé crut l'occasion favorable d'adresser la parole à ses paroissiens, pour leur démontrer que la reconnaissance envers Dieu est un des devoirs dont l'accomplissement attire le plus de bénédictions, et que l'ingratitude, au contraire, dessèche la source des grâces. Il rappela le sacrifice d'Abel et celui de Caïn, il parla de la dime imposée par l'ancienne loi, et qui consistait à offrir en holocauste le dixième de tout ce que l'on recueillait, et il termina par faire l'éloge de celui qui, en ce jour, offrait à tous ses paroissiens un si beau modèle de gratitude. Il fit

aussi quelques réflexions sur le mauvais usage que l'on fait souvent des biens de la terre, qui amène ordinairement ces accidents et ces disettes qui mettent à la gêne des paroisses entières. Ce sermon de circonstance fit une impression profonde, et après la messe, on entendait de toutes parts louer le petit Baptiste, et tous ceux qui reçoivent des *cousins* de sa part, vont lui presser affectueusement la main, et s'en retournent en disant tout haut : voilà une fête comme on en voit rarement.

Les habitants. — C'était en effet une belle fête, et nous espérons que nous en ferons une semblable l'année prochaine, si vous nous le permettez.

M. le Curé. — A coup sûr, je vous le permettrai, mes bons amis, si je suis encore au milieu de vous. Mais voyez maintenant l'effet que produisit l'exemple du petit Baptiste. Jusque-là, on n'était pas fort pour les grandes messes, dans cette paroisse. On se bornait aux services sur le corps, et quelquefois, aux services anniversaires, puis à une ou deux grandes messes pour les biens de la terre, quand la sécheresse était trop prolongée ou que des pluies trop fréquentes menaçaient d'endommager les champs ; mais, aussitôt cette messe solennelle chantée, tous les villages se cotisèrent et firent chanter messes sur messes pour remercier Dieu de ce qu'il leur avait donné, et suivant les avis de leur pasteur, ils évitèrent pendant l'hiver, et surtout pendant le carnaval, les nombreux abus qui font la honte de notre sainte religion. Voilà ce que peut produire l'exemple d'un seul dans une paroisse, quand il sait se rendre respectable et tenir une conduite irréprochable. Et, remarquez que sous le rapport de la respectabilité et d'une conduite irréprochable, cet exemple n'est pas isolé, parmi nos cultivateurs canadiens. Il y en a parmi vous et dans presque toutes nos paroisses

qui, sous ce rapport, pourraient être cités comme modèles. Ne soyez pas trop flattés de ce compliment, car à côté de ces hommes de choix, il y en a tant d'autres qui oublient la noblesse de leur origine et de leur fin, et qui sont la honte de l'Eglise qui les a reçus dans son sein, au jour de leur baptême, et qui les a nourris de ses sacrements.

Le soir de ce beau jour, cinquante personnes se pressaient autour d'une table, abondamment servie, dans la maison de M. B. . . . Ce vénérable octogénaire, malgré une maladie cruelle qui le retenait presque toujours à sa chambre, descendit pour une si belle circonstance au réfectoire, et présida cette agape. M. le curé était à sa droite, petit Baptiste à sa gauche, et Delle Mary à l'extrémité opposée de la table. Quand le pasteur eut prononcé les paroles sacramentelles et eu fait un pieux signe de croix sur tout les mets, tous se placèrent dans l'ordre qui leur avait été indiqué par la maîtresse de la maison, et mangèrent avec un appétit qui fit grandement honneur à celles qui avaient appreté le repas. La plus franche gaieté régna tout le temps du souper, et tous les convives se félicitaient de prendre leur repas en compagnie de M. le curé, de M. B. . . . , du petit Baptiste et de Delle Mary.

A la fin du souper, M. B. . . . après avoir essuyé une grosse larme, du revers de la main, demanda le silence et dit d'une voix tremblante : " Monsieur le curé, permettez à un vieillard, qui a déjà un pied dans la tombe, de vous exprimer la reconnaissance qu'il doit au bon Dieu, à vous-même, qui avez été plus qu'un père, pour moi, et au jeune ami qui est ici à mon côté. Du jour où ce jeune homme est entré sous mon toit, une vie nouvelle a commencé pour moi, le bonheur, autant qu'on peut le goûter dans cet pauvre exil, est entré dans ma demeure

en sa compagnie. Comme vous le savez, Monsieur et véritable père, il a été mon premier prédicateur, mon ange de lumière, je lui dois bien plus que la vie, puisque je lui dois d'être arrivé à la vérité....” Là-dessus la voix de M. B....fut étouffée par les larmes, et il ne put en dire davantage. Son émotion fut partagée par toute l'assistance et même par M. le curé qui, cependant, se leva aussitôt pour faire entendre les paroles suivantes : Vénérables vieillards, et vous tous qui assistez à cette belle fête de famille, soyez assurés que cet instant est bien fait pour me faire oublier bien des chagrins et des contrariétés. Depuis le premier moment que j'ai été placé à la tête de cette paroisse, chaque jour, je n'ai cessé de prier pour le salut de tous ceux qui m'étaient confiés. Pendant longtemps mes prières paraissaient sans effet, et souvent je me suis senti porté au découragement. Aujourd'hui, il n'y a plus à se le cacher, le ciel a fait beaucoup pour mes paroissiens et pour moi-même. Un tout jeune homme a été envoyé vers nous, pour donner d'abord, l'exemple du travail intelligent, et il a ensuite jeté une abondante semence de biens spirituels, et déjà nous commençons à en recueillir les fruits précieux. Cette maison est devenue comme un nouveau sanctuaire, d'où s'échappent d'abondantes bénédictions. Quant à nous, mon cher M. B...., que le bon Dieu bénisse vos cheveux blancs, et vous conserve longtemps à notre affection, pour l'édification de ma paroisse, et qu'il conserve à vos côtés les deux anges qu'il y a placés, pour vous aider à supporter les angoisses de la vieillesse.”

A peine M. le curé eut-il cessé de parler, que déjà petit Baptiste était debout et dit : “ M. le curé, je me sens profondément humilié des éloges que vous venez de m'adresser. Oui, cette maison est vraiment

un séjour de bénédiction ; mais détournez les regards de dessus moi, pour les porter aux deux extrémités de cette table. D'un côté, vous apercevrez un véritable patriarche qui a sans cesse les mains et le regard élevés vers le ciel ; de l'autre, un ange de consolation dont tous les instants sont consacrés au bonheur de son vénérable père et de tous ceux qu'elle approche." Après ces admirables paroles, on se sépara, après s'être pressé la main, le cœur rempli d'une joie indicible et grandement édifiés.

Les habitants.—Bon Dieu ! Comme la religion a le secret du bonheur ! . . . Monsieur le curé, si nous fêtons la grosse gerbe, l'année prochaine, viendrez-vous aussi bénir notre table !

M. le Curé.—Je serai le premier rendu, et j'espère que tout s'y passera pour la plus grande gloire de Dieu et votre plus grand bien.

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

☞ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.